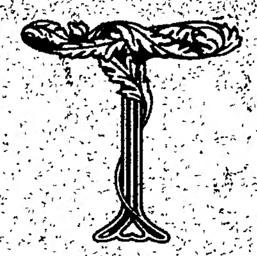
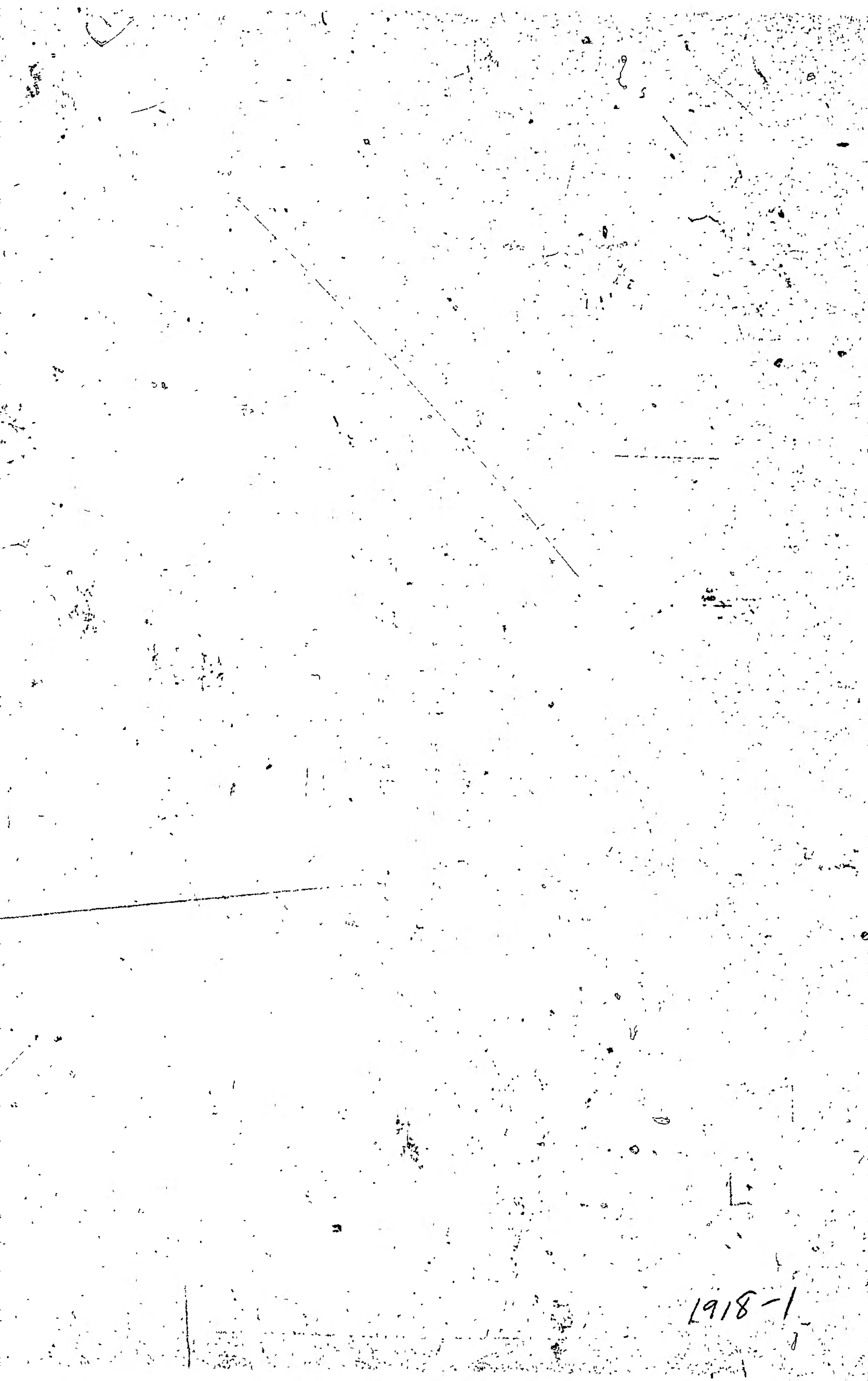
Les Droits Historiques
du Français dans l'Ouest Canadien

PAR LE
R. P. A.-G. MORICE, O.M.I., M.A.



WINNIPEG
Imprimerie de La Libre Parole, Ltée.
1918


1918-1

Les Droits Historiques du Français dans l'Ouest Canadien

L'instinct de la conservation est inné chez tout être animé; et l'homme, inutile de le faire remarquer, est loin de faire exception à cette règle. C'est une loi de la nature qui est d'une application générale. De plus, ce qui s'applique à l'individu pris séparément s'étend à tout groupe homogène considéré comme unité ethnique. Une race humaine tient autant à la vie, se complaît au même degré dans ses caractéristiques que chacun des membres qui la composent peut le faire en ce qui le concerne lui-même. Mais il y a cette différence notable entre ces personnes et la race à laquelle elles appartiennent: ce qui peut être un défaut pour les premières prises indépendamment de la seconde devient facilement une vertu quand celle-ci est en cause. L'homme qui est possédé d'un amour déréglé de lui-même est un égoïste, et comme tel un objet de réprobation universelle, tandis que celui qui respecte sa race, apprécie son passé, est fier de son présent et s'intéresse à son avenir peut être porté aux nues pour son patriotisme.

En d'autres termes, une préférence trop marquée pour sa propre personne est un défaut, l'égoïsme; mais l'amour de sa race, avec tout ce qui est compris dans ce mot: la patrie, son histoire et sa place dans le monde, voilà ce qu'on appelle le patriotisme.

D'un autre côté, il ne faudrait pas confondre la notion de race avec celle de nationalité. Celle-ci est chose politique, partant assez souvent artificielle et parfois même le résultat de la contrainte. La race, au contraire, est l'effet de conditions naturelles, sur lesquelles l'homme le plus puissant n'a aucun empire. Nous avons, par exemple, la Grande Bretagne: c'est une nation, le fruit du choc de différents groupes ethniques et des arrangements qui en découlèrent il y a bien des siècles. L'ensemble de ses particularités, ce qui la distingue des autres peuples, forme ce qu'on appelle la nationalité britannique.

Mais cette même nation est loin d'être homogène. Sans parler de l'important élément appelé avec assez peu de raison anglo-saxon, la Grande Bretagne renferme de nombreux représentants d'une race qui n'a rien de commun avec lui. J'ai nommé les Gallois et les montagnards écossais, qui ont avec leurs conquérants saxons beaucoup moins de ressemblance qu'il n'en existe entre les Français et les Espagnols, ou même les Portugais, qui sont pourtant un composé d'éléments assez disparates. A l'instar du Prussien, l'Anglais appartient, par le côté des premiers envahisseurs de son territoire, à la division germanique de la grande famille aryenne; le Gallois, au contraire, se rattache aux Celtes, qui sont connus en France sous le nom de Bretons—les anciens Armoricains.

Donc sur la seule île de la Grande Bretagne une seule nationalité, mais au moins deux races bien distinctes.*

Du reste, nous trouvons ailleurs qu'en Angleterre cet exemple d'une race qui vit en paix à côté d'une autre à laquelle elle est unie par le même lien national. Ainsi que chacun le sait, l'héroïque Belgique est, comme nation, le résultat de deux races différentes: la race française, ou wallonne, et la race flamande, autre division germanique du stock anthropologique auquel nous appartenons tous. En Suisse, la nationalité est encore plus complexe. Nous avons là un agrégat de trois races bien distinctes, à savoir la race française, la race allemande et la race italienne.

Cette simple mention a déjà comme soulevé une question dans l'esprit du lecteur intelligent, ou plutôt elle a implicitement provoqué une réponse à la question: sur quoi se base cette différence de race? Cette réponse, on le devine, consiste en trois mots: sur la langue. La langue est à la race ce que l'âme est au corps. Enlevez l'une, et l'autre dépérit fatalement et finit par disparaître complètement. Or comme chaque race partage avec l'homme et tout être animé l'instinct de sa propre conservation, il va sans dire qu'elle ne peut abdiquer son droit à la vie, mais cherche naturellement à prolonger celle-ci par tous les moyens possibles. D'un autre côté, comme c'est la langue qui fait la race, il s'ensuit que cette dernière ne peut s'empêcher de veiller sur la première, consciente qu'elle est du fait que c'est pour elle une question de vie ou de mort.

Enfin l'amour de sa race étant une vertu civique décorée du nom de patriotisme, vertu qui est bénie du Ciel puisqu'elle eut du temps des Machabées d'innombrables martyrs, tout membre de cette race qui a le cœur bien fait doit avoir une prédilection toute particulière pour le groupe ethnique dans lequel la Providence l'a fait naître, c'est-à-dire qu'il doit veiller avec un soin jaloux sur la langue qui en est l'âme, la personnification et le signe extérieur le plus distinctif.

Aller de propos délibéré contre ce sentiment honorable que la nature a mis au cœur de l'homme, serait vouloir violenter, bouleverser et détruire l'ordre établi par Dieu lui-même et faire acte de persécuteur. Et si cette langue avait une connexion étroite avec quelques principes ou systèmes religieux, comme il arrive, par exemple, dans le cas de la langue française, s'attaquer à elle, vouloir lui faire subir une éclipse aux dépens d'une autre, sinon la faire disparaître de la société d'êtres qui se réclament de la race dont elle est la principale caractéristique, ce serait non seulement se rendre coupable d'un attentat au droit des gens, mais se heurter directement à ce qu'il y a de plus sacré au monde, la conscience.

J'ai mentionné le français. Nous avons là une langue éminemment catholique. Ses traditions, ses relations et jusqu'à sa phraséologie sont imprégnées du parfum d'un passé qui rappelle les hauts faits de celle qui, pour cette raison, a mérité le titre glorieux de fille

* Je néglige à dessein la partie italique de la race aryenne, représentée par les Normands de Guillaume le Conquérant, parce que non seulement cette race s'est fusionnée avec les Anglo-Saxons, mais encore en a considérablement modifié la langue en l'enrichissant d'une foule de termes qu'elle tenait du français d'alors.

aînée de l'Eglise. Quiconque sait le français et le parle comme sa langue maternelle sera instinctivement porté à frayer en compagnie française, c'est-à-dire catholique, et ne pourra manquer d'en subir les heureuses influences; tandis que celui qui aurait eu le malheur de la perdre pour la remplacer par un parler à traditions hérétiques, comme, par exemple, l'anglais, courrait un aussi grand danger d'imbiber à la longue la mentalité de ceux-là seuls—protestants pour la plupart—avec lesquels il pourrait vivre.

L'influence du parler quotidien sur les principes religieux est incontestable. Sa démonstration n'est plus à faire. N'avons-nous pas constamment l'exemple de ces quatorze millions d'Irlandais qui, aux Etats-Unis et au Canada, ont passé au protestantisme depuis qu'ils ont quitté les rives bénies de leur pays natal? Est-ce l'indifférence, ou une préférence raisonnée, fruit d'une étude sérieuse, qui a produit pareille catastrophe? Aucunement. En Amérique comme en Europe, l'Irlandais est par nature religieux, et par ailleurs il a autant de chances de s'instruire chez lui qu'à l'étranger. La foi de ses pères, ces doctrines pour lesquelles ceux-ci ont combattu et sont morts, lui ont paru comme le plus précieux des héritages, et les observances qui en découlent comme l'unique moyen d'opérer son salut, jusqu'au jour où il s'est trouvé jeté par les circonstances au sein d'une société parlant l'idiome que ses persécuteurs d'hier l'ont forcé d'adopter.

Désorienté sur la terre d'exil, il s'est naturellement tourné vers ceux-là seuls dont il connaissait la langue, des protestants anglais avec lesquels il n'a pas tardé à s'associer. L'influence de son nouveau milieu lui a vite fait oublier l'horreur toute biblique qu'il professait originairement pour l'hérésie. Au contact de ses amis d'un mois ou deux, sa mentalité a changé graduellement. Il s'est mis à fréquenter quelque jeune protestante, qui l'a bientôt enserré dans ses filets. Le résultat était facile à prévoir: un de ces funestes mariages mixtes qui a fini par tourner en rénégat le fervent catholique qu'était autrefois l'émigré de la verte Erin.

Supposez un moment que ce pauvre homme soit resté attaché à sa langue maternelle, ou que ses parents ou grands parents la lui aient transmise: il n'aurait pu frayer qu'avec des coreligionnaires, puisque les Irlandais authentiques, je veux dire ceux qui parlent encore le gaélique, sont tous catholiques. Comment alors l'idée d'apostasier aurait-elle pu lui venir?

L'association, voilà donc le grand agent conservateur ou destructeur des idées religieuses, et sans le parler populaire point d'association possible. Les protestants qui, aujourd'hui comme hier, veulent à tout prix déposséder la race française au Canada de ce qui la personnifie, de son âme, c'est-à-dire de sa langue, poursuivent donc au fond un but qui n'est caché qu'aux yeux des imbéciles. En s'attaquant au français, c'est à la religion catholique qu'ils en veulent.*

* Une circonstance qui devrait ouvrir les yeux aux aveugles qui ne semblent pas pouvoir remarquer ce fait, pourtant patent comme le jour, c'est que ce sont toujours les Orangistes, ces anticatholiques de profession, qui réclament le plus haut l'abolition du français au Canada.

Leurs protestations de tolérance religieuse ne trompent que les niais, et les intérêts de l'unité nationale qu'ils ne se lassent point de mettre en avant pour étayer leurs mesures persécutrices ne peuvent faire impression sur quiconque connaît un tant soit peu l'état actuel du monde politique.

Y a-t-il jamais eu en Europe une nation plus patriotique, plus jalouse de son indépendance en dépit de sa faiblesse numérique, je dirai même plus une comme entité ethnique que la Suisse? Et pourtant, nous l'avons vu, ce petit peuple est composé de trois éléments aussi distincts que possible. Et dans les jours néfastes que nous traversons, n'avons-nous pas constamment sous les yeux le tableau de Flamands qui se battent comme des lions à côté des Wallons? Quelle est la cause de pareille harmonie? Simplement le fait que les uns et les autres sont belges. Ils forment deux races distinctes, mais cette diversité d'origine ne les empêche aucunement de ne former qu'une nation.

Une différence de langue n'est donc point par elle-même un obstacle absolu à l'unité nationale. Elle ne le devient que par accident, en raison de l'esprit dominateur de l'un des groupes ethniques dont l'agrégat compose la nation. Si la monarchie autrichienne est aujourd'hui si divisée, cela tient uniquement à ce que le groupe allemand qui en fait partie ne veut pas accorder aux autres éléments la part d'influence et de liberté qui leur revient en raison de leur nombre.

Et voilà pourquoi si l'édifice canadien élevé par les hommes d'Etat de 1867 doit s'écrouler demain, si leur œuvre est vouée à une destruction complète, cela viendra de ce que l'une des deux parties contractantes aura refusé à l'autre son droit à la vie, c'est-à-dire à sa langue, qui est inné en elle.

D'où l'extrême imprudence, je dirai même l'incompréhensible stupidité, le fanatisme antipatriotique de ces gouvernants à vues étroites qui, en Ontario autant qu'au Manitoba, voudraient arracher à la partie française du pays les droits linguistiques qu'elle base non seulement sur les traités ou constitutions, mais encore sur sa priorité chronologique, et sur les éminents services qu'elle a rendus à la civilisation par l'intermédiaire de ses pionniers, laïques aussi bien que religieux, ou ecclésiastiques.

En effet, qui peut parler de ses commencements, dans l'Ouest comme dans l'Est, sans offrir à l'admiration publique ces héroïques missionnaires qui arrosèrent de leurs sueurs, sinon de leur sang, les premiers sillons que traça l'homme des champs, ainsi que les forêts qui servirent longtemps de repaire aux féroces Iroquois et autres tribus indiennes? Il n'y a pas jusqu'à l'humble coureur des bois qui ait droit à notre reconnaissance, puisque, en se faisant tout à tous, même au sein des sociétés les plus repoussantes, il dompta graduellement l'aborigène et le prépara par là sinon à recevoir notre civilisation, du moins à en permettre l'introduction dans les immensités canadiennes.

* * *

Puisque je viens d'évoquer le souvenir des aborigènes, me sera-t-il permis de faire remarquer ici que, pour ne parler que de l'Ouest, nos ancêtres furent les premiers blancs qui vinrent en contact avec eux et qui réussirent à les apprivoiser, à nous les rendre favorables, au lieu de les exaspérer, sinon de les exterminer comme le firent les protestants anglais de la Nouvelle-Angleterre relativement aux Indiens de leur nouveau pays. Bien plus, c'est le Français qui fut la première langue européenne apprise par les sauvages de l'Ouest canadien—à plus forte raison fut-ce le cas pour ceux de l'Est. Nous lisons, en effet, dans un livre publié en 1752 par un Anglais de la baie d'Hudson, Joseph Robson: "J'ai vu des fusils français parmi les naturels qui fréquentent le fort York, et j'ai entendu autrefois le chirurgien, M. Brady, converser avec l'un d'eux dans la langue française."*

Plus tard, lorsque le grand philanthrope qu'était Lord Selkirk établit (1812) la colonie qui devait être le noyau du Manitoba moderne, son représentant sur les bords de la rivière Rouge y trouva une si forte population française que, le jour où il fit lire la proclamation par laquelle il prenait possession du pays au nom du noble Ecossais, "M. Henry en traduisit une partie en français, laquelle fut lue pour l'information des Canadiens."†

N'était-ce pas là consacrer d'une manière aussi formelle que possible le principe du bilinguisme officiel, au moment même où était conçue, si l'on peut ainsi parler, l'entité politique qu'on désigne aujourd'hui sous le nom d'Ouest canadien?

Que dis-je? On pourrait même considérer cet établissement du bilinguisme comme un recul, plutôt qu'une avance, pour la langue et l'influence françaises dans ces vastes régions, puisque auparavant le français y était la seule langue universellement parlée par les blancs, et cet état de choses devait continuer longtemps après 1812, en dehors du petit coin de terre cultivé par les "jardiniers" de Lord Selkirk. Dans ce temps-là et jusqu'à une époque assez rapprochée de nous, même parmi les Anglais, qui disait Canadien disait Canadien-français; en sorte que l'observateur impartial ne voit pas bien la raison d'être de la grande colère que fit un jour le principal journal de Winnipeg, simplement parce qu'un publiciste de l'Est avait eu l'incompréhensible présomption d'écrire que les Canadiens-français étaient les Canadiens par excellence.

C'est là une vérité dont l'expression fit bondir d'indignation le grand impérialiste qu'est le directeur de la feuille en question, lequel, dans la suite, ne manqua aucune occasion de tomber sur le malencontreux Québecois, dont les ancêtres étaient peut-être au Canada depuis plusieurs siècles. Appeler les Canadiens-français les Canadiens par excellence, quelle étrange aberration d'esprit! quelle incroyable énormité! semblait penser le plumitif qui, lui, montrait son

* "An Account of Six Years' Residence in Hudson's Bay"; Londres, 1752.
† Macdonnell à Lord Selkirk, Fourches de la rivière Rouge, 7 juillet 1813.

amour pour sa patrie d'adoption en prônant constamment les intérêts de l'Angleterre aux dépens de celle-ci.

Rien n'est pourtant plus vrai, et, au risque de faire tomber en pamoison ce grand *Britisher* et les autres écrivains de son école, j'ajouterai même qu'en douter serait faire preuve de la plus grande ignorance de notre histoire. Il y a seulement cinquante ans, cette proposition n'eût pas eu besoin de démonstration; aujourd'hui que les nouveaux venus sur notre sol voudraient intervertir les rôles, il peut être nécessaire de leur prouver que: 1° sur les lèvres des Anglais d'il y a quelques dizaines d'années, ainsi que dans leurs propres écrits, le terme Canadien était synonyme de Canadien-français, et que 2° le français fut pendant longtemps la langue de la civilisation même dans les immensités de l'Ouest, langue qu'Anglais et Ecossais parlaient avec aisance et dont ils ont parsemé les écrits qu'ils nous ont laissés.

* * *

Pour s'assurer du bien-fondé de cette double déclaration, il suffit de parcourir même superficiellement les livres, lettres et journaux des Anglais du pays et de ceux qui le traversèrent en explorateurs. Le premier trafiquant en fourrures de cette nation qui visita nos parages est un nommé Alexandre Henry, qui s'y trouvait en 1775-76. Pour lui, les Canadiens-français sont uniformément les Canadiens tout court, et cela se comprend d'autant mieux qu'il n'y avait pas alors d'autres blancs dans nos vastes plaines. "La pierre à calumet," dit-il en la nommant dans la langue de ces épaves des premiers établissements français, "sert aux Indiens et aux Canadiens pour en faire des pipes."*

Roderick McKenzie, traiteur de fourrures fameux dans les annales de l'Ouest, nous a laissé des réminiscences qui sont malheureusement trop courtes, puisque l'espace qui leur est réservé dans la précieuse compilation du sénateur Masson, "Les Bourgeois du Nord-Ouest," est presque entièrement consacré à une correspondance avec d'autres sommités du commerce des pelleteries. Il n'en trouve pas moins le moyen de se faire l'écho des Anglais de son temps relativement au nom de nos ancêtres. Pour lui, comme pour tous les autres, il n'y a qu'une espèce de Canadiens, et c'est un membre de cette race qu'il a en vue lorsque, par exemple, il mentionne "un vieux Canadien," puisque son nom était Villeneuve.†

Son cousin, l'explorateur Alexandre Mackenzie, parle fort peu des compagnons sans lesquels il n'aurait pu mener à bonne fin ses deux fameux voyages de découverte. Mais quand il lui arrive de mentionner leur nationalité, c'est pour se conformer à l'usage universellement reçu en 1793, époque de sa deuxième expédition. "Je m'étais imaginé que les Canadiens qui m'accompagnaient étaient les meilleurs canotiers du monde," écrit-il alors.‡ Or chacun sait que les dits "Canadiens" étaient de sang purement français.

* "Travels and Adventures in Canada and the Indian Territories," p. 24; Toronto, 1901.
† Les Bourgeois du Nord-Ouest, vol. I, p. 9; Québec, 1889.
‡ "Voyages to the Frozen and Pacific Oceans," vol. II, p. 251.

Un troisième traiteur du même temps était James McKenzie, qui opérait au Nord-Ouest en 1779. Cet individu appartenait à une engeance malheureusement trop commune aujourd'hui: c'était un mangeur de Français. Il ne s'en rend pas moins compte du fait que, de son temps, ceux-là seuls passaient pour Canadiens qui étaient issus de la race qui, la première, introduisit la civilisation parmi nos aborigènes. "Un Canadien est rarement content quand il n'engraisse pas," écrit-il quelque part, notant lui-même en français ce dernier membre de phrase.* Le contexte rend le fond de sa pensée d'autant plus clair qu'il ne nous parle que d'un Cadien, d'un Dusablon, d'un Mandeville et d'un Lambert.

Vient maintenant, par ordre chronologique, Alexandre Henry, le jeune, neveu du premier traiteur de ce nom. Il commerça dans notre Ouest, et traversa le continent pour aller se noyer accidentellement dans l'estuaire de la Colombie (1799-1814). Son journal est émaillé de noms propres français, ceux de ses engagés, qu'il juge ainsi: "Les Canadiens sont certainement vifs et actifs comme voyageurs; mais ils prennent peu de soin des effets qu'on leur confie."† Lui non plus n'a pas besoin de spécifier quelle espèce de Canadiens il a en vue: il n'y en avait encore qu'une.

Le journal du traiteur Harmon couvre les années 1800-18, et a trait en majeure partie à la lointaine Colombie Britannique, où la compagnie du Nord-Ouest avait, dès 1805, envoyé ses employés canadiens-français sous la conduite de quelques "bourgeois" de langue anglaise. Le traiteur parle souvent des premiers, mais toujours sans se servir du trait-d'union usité de nos jours pour les désigner. "Aujourd'hui," écrit-il entre autres choses, "on m'a offert la fille d'un Canadien, et j'ai fini par me résoudre à l'accepter."‡ En se mariant ainsi à la mode du pays, Harmon prenait pour femme une métisse qui n'avait certainement pas une goutte de sang anglais dans les veines, puisque pour lui, comme aujourd'hui pour nous, Canadien est constamment l'équivalent de Français du Canada.

Tel était aussi le cas du découvreur du Fraser, contemporain d'Harmon qui écrivait en 1808: "Nos hommes en eurent aussi [du saumon et des racines], et ils se procurèrent en outre plusieurs chiens, dont la viande est toujours un mets recherché des voyageurs canadiens."§ Inutile de faire remarquer qu'il n'y avait pas alors plus que de nos jours de "voyageurs" canadiens-anglais.

Peu après, 1813, un autre traiteur, John McDonald, de Garth, parlait lui-même de la "demi-douzaine de bons voyageurs canadiens" avec lesquels il accomplissait les pérégrinations inhérentes à la vie de traiteur de fourrures, et ne paraissait pas craindre davantage de n'être pas compris en ce qui était de l'espèce de Canadiens qu'il avait en vue.¶

* Les Bourgeois du Nord-Ouest, vol. II, p. 373.
† "Journal of Alexander Henry and David Thompson," vol. I, p. 36; New York, 1897.
‡ "A Journal of Voyages and Travels," p. vii.
§ Les Bourgeois du Nord-Ouest, vol. I, p. 179.
¶ Ibid, vol. II, p. 44.

L'année suivante, vivait dans la vallée du Mackenzie un Norvégien anglicisé au point qu'il parlait l'anglais comme s'il était né en Angleterre. C'était un nommé Ferdinand Wentzell, qui écrivait alors: "Les Canadiens, qui ont toujours aimé la place et pensaient rarement, ou jamais, à leur pays natal, sont maintenant dégoûtés du traitement qu'ils reçoivent, et ramassent leur argent aussi vite que les sauvagesses cueillent les fruits, pour se débarrasser de ce maudit pays."* Ces deux derniers mots, en français dans l'original, disent assez que le commerçant ne fait que répéter les paroles de ses administrés, et montrent quelle était leur langue.

Nous arrivons maintenant aux troubles de la Rivière Rouge, qui eurent pour dénouement la bataille de la Grenouillère (1816). Cette malheureuse rencontre occasionna des litiges, dont le grand public fut en quelque sorte constitué juge au moyen de petits ouvrages, aujourd'hui fort rares, représentant les vues des deux parties adverses, à savoir la compagnie de la baie d'Hudson et celle du Nord-Ouest. L'un et l'autre parlent de "Free Canadians"—non pas de Canadiens anglais ou français—et chacun comprit bien qu'il ne s'agissait que des derniers, puisque les autres étaient alors appelés simplement les Anglais ou les Ecossais. Boucher, le parlementaire du parti français à la Grenouillère, est en outre désigné comme Canadien, sans qualificatif, dans le factum de la compagnie du Nord-Ouest.†

Ces deux petits livres parurent en 1817. Deux ans plus tard, à la suite des mêmes différends, se mourait de faim et d'inanition, loin de tout être humain, l'un des chefs de la faction du Nord-Ouest, Benjamin Frobisher, dont les incroyables misères servirent de thème, en 1830, à un mémoire dû à la plume d'un nommé S.-H. Wilcocke, et basé sur quelques bribes de journal barbouillées d'une main défaillante par l'infortuné fugitif. Là, comme ailleurs, *Canadian* veut dire Canadien-français, ainsi qu'il est facile de le voir, lorsque, par exemple, l'auteur fait allusion à un "vieux chasseur canadien qui avait passé plus de trente ans dans l'intérieur."‡ Or ce vieux Canadien s'appelait Charles Racette, nom qui, on le voit, ne trahit aucune descendance britannique.

Simplement pour ne pas être accusé de rien omettre des écrits anglais des temps héroïques de notre histoire, je mentionnerai aussi le passage (1820-23) du premier ministre protestant de la Rivière-Rouge, le Rév. J. West. Dans les pages sanctimonieuses où il passe en revue ses travaux, ce prédicant nous apprend qu'il donna un jour un Testament français "à l'un des Canadiens."§ Il va sans dire qu'il n'en aurait pas agi ainsi dans le cas où le récipient de ses libéralités n'aurait pas eu le français pour langue maternelle. Pour

* Ibid, p. 111.
† "A Narrative of Occurrences in the Indian Countries of North America," p. 53; Londres, 1817.
‡ Les Bourgeois du Nord-Ouest, vol. II, p. 183.
§ "The Substance of a Journal," p. 74; Londres, 1824.

l'Anglais il suffisait pourtant de dire que c'était "l'un des Canadiens" pour qu'on sût de suite qu'il n'appartenait point à sa propre race.

Reste le journal d'Archibald McDonald, "bourgeois" qui accompagna Sir George Simpson au cours du voyage que celui-ci fit en 1828 de la baie d'Hudson à l'océan Pacifique. Ses pages contiennent une fois l'expression "Canadien-français"; mais c'est là une interpolation de l'éditeur, le babillard Malcolm McLeod, qui écrivait en 1872, date de la publication de ce document. L'original, qui est du reste très court, mentionne rarement la nationalité des gens; chaque fois qu'il rapporte la rencontre de personnes de notre sang, il les appelle simplement des Canadiens.*

Si maintenant nous passons des traiteurs de fourrures et autres individus qui résidèrent dans l'Ouest aux explorateurs anglais qui ne firent guère qu'y passer, nous serons frappés par le même fait significatif: même ces étrangers subissent immédiatement l'influence de leur nouveau milieu, et, pour tous sans exception, il n'y a pas d'autres Canadiens que nos ancêtres ou leurs nationaux, les Canadiens-français d'il y a près d'un siècle.

La première expédition de Sir John Franklin eut lieu de 1819 à 1822. Ce voyage fut fatal pour onze de ses serviteurs de notre race, qui moururent de faim et de fatigue en des circonstances qu'on dit n'avoir pas été à l'honneur de leurs maîtres.† Ses péripéties fournirent la matière à deux gros volumes des plus intéressantes,‡ et nous y voyons constamment le terme *Canadian* employé pour Canadien-français, ainsi qu'on peut en juger par cette simple phrase: "La *Sturgeon River* est à bon droit appelée la Rivière Maligne [en français] par les Canadiens."§

D'un autre côté, la liste des compagnons de Franklin (J. Forcier, I. Perrault, J.-B. Bélanger, etc.) donne ceux-ci simplement comme les "Canadiens" de sa suite.

Ainsi en est-il du volume du capitaine John Back¶ et des deux du Dr. R. King, dont les explorations eurent lieu simultanément de 1833 à 1835. Un passage du récit de ce dernier est, sous ce rapport, aussi clair et aussi concluant qu'on peut le désirer. L'auteur parle

* "Peace River," pp. 23-24; Ottawa, 1872.

† Nous lisons dans une lettre de M. F. Wentzell, qui a trait à une autre expédition alors projetée: "J'espère et désire qu'elle ne soit pas exposée aux mêmes difficultés et misères qui furent si fatales à l'expédition arctique [de Franklin], dont le retour fut attristé par la perte de onze vies, tandis que les officiers qui leur survivent ont laissé parmi les traiteurs et les naturels du pays des souvenirs qui ne sont pas tout à fait à leur honneur. Mais, vu la distance du théâtre de leurs actions, il est douteux qu'un rapport authentique de leurs opérations soit jamais soumis aux lecteurs d'Angleterre. Il est à supposer que, les journaux de l'expédition devant être publiés par eux-mêmes, ces officiers prendront soin de n'y pas exposer leurs propres erreurs et leur manque de conduite. De fait, l'un d'eux fut assez candide pour admettre en ma présence qu'il y avait des circonstances qui ne *devaient pas* être connues [italiques de M. Wentzell]; cependant on dit que "les pierres parlent quelquefois."—Les Bourgeois du Nord-Ouest, vol. I, pp. 145-46.

‡ Une édition est en quatre petits volumes.

§ "Narrative of a Journey to the Shores of the Polar Sea," vol. I, p. 178; Londres, 1823.

¶ "Narrative of the Arctic Land Expedition to the Mouth of the Great Fish River"; Londres, 1836.

d'une petite colonie de l'Ouest, qui consistait en deux fermes appartenant "à un Canadien et à un Anglais."* Donc celui qu'on désignerait aujourd'hui dans la presse sous le nom de Canadien-anglais, et que ses propres compatriotes appelleraient même peut-être Canadien tout court, n'était encore en 1833 qu'un simple Anglais pour un citoyen de l'Angleterre comme était King, bien qu'il fût établi en permanence au pays, tandis que le descendant des premiers colons était seul le Canadien pour lui!

En présence de cette circonstance significative, ne suis-je pas en droit de demander à nos critiques modernes: Où se trouvait alors le "Canadien par excellence"? Qu'ont fait depuis ses descendants et leurs co-nationaux pour n'être plus ce qu'il était lui-même? Quand ont-ils pu changer de race, ou même simplement de nationalité? Lorsqu'on écrit pour un public plus ou moins ignorant, il ne faudrait pourtant pas se montrer soi-même par trop ignare.

J'allais oublier dans ma petite revue l'un des auteurs les plus intéressants au point de vue de la question qui nous occupe. Ross Cox était un Irlandais qui, tout étrange que cela puisse paraître, non seulement n'avait aucune aversion pour le français, mais se complaît même, d'un bout à l'autre de ses deux petits volumes, publiés en 1831, à faire parade de sa connaissance de cette langue, laquelle n'était certes pas mince. Et pourtant les cinq ou six ans qu'il passa en pays sauvage s'écoulèrent dans la lointaine région de la Colombie américaine. Mais là, comme dans tout l'Ouest canadien, les blancs parlaient la langue de Racine et de Bossuet tout comme ceux de notre sang, qu'ils appelaient aussi du simple nom de Canadiens. Ainsi, p. 113 de son premier volume, Cox parle d'un arbre extraordinaire "que les Canadiens dénomment le Roi des Pins"—cette dernière expression en français naturellement. Inutile d'ajouter qu'aucun arbre n'est ainsi appelé par les Canadiens-anglais.

Plus loin,† cet auteur dit d'une tribu indienne que les hommes en ont pour tout vêtement "de longues guêtres appelées "mitasses" par les Canadiens." Le mot mitasse est, je crois, trop caractéristique du parler canadien-français pour qu'il soit nécessaire d'expliquer à quels Canadiens notre Irlandais faisait allusion.

Veut-on une autre preuve de la synonymie, à ses yeux, de Canadiens et Canadiens-français? Vers la fin de son premier volume, il relate l'enterrement d'un "infortuné Canadien," membre de son équipage que les sauvages avaient tué. Or ce "Canadien" se nommait Lamoureux, et, ajoute le chroniqueur, "de courtes prières furent dites en français sur sa tombe."‡

Mais nous nous attardons indûment, et pourrions par là donner à entendre que les auteurs anglais que nous avons mentionnés plus haut ne concordaient avec ce dernier auteur que dans les rares passages que nous en avons cités—ce qui serait absolument erroné. Dans

* "Narrative of a Journey to the Shores of the Arctic Ocean," vol. I, p. 52; Londres, 1836.

† "Adventures on the Columbia River," vol. I, p. 240; Londres, 1831.

‡ Ibid, ibid, p. 343.

Ross Cox, ainsi que dans les susdites publications, on trouve une foule d'autres exemples qui démontrent jusqu'à l'évidence que, de leur temps, il n'y avait pas d'autres Canadiens aux yeux des Anglais que les Canadiens-français. Et cela est d'autant plus vrai qu'aucun des dix-sept auteurs susmentionnés ne laisse une seule fois tomber de sa plume le qualificatif qui est si usité de nos jours. "Canadien' leur suffit dans tous les cas, et il en sera de même de la très grande majorité des écrivains anglais qui les suivront jusqu'en 1875, ou à peu près.

Le premier à se servir du mot composé "Canadien-français" fut l'explorateur Thomas Simpson, un grand mangeur de métis français, qui lui rendirent la pareille en une circonstance critique de sa vie.* Mais même ce francophobe—qui devait peut-être cette faiblesse à l'humilité de sa naissance,† ne prétend point enregistrer par là le nom populaire de nos ancêtres. Il est simplement contraint d'employer ce terme composé par la nécessité où il se met de contraster (défavorablement, cela va sans dire) les descendants de Canadiens-français avec la progéniture de ceux qu'il appelle simplement les Ecossais.‡ Ailleurs il remplace uniformément le mot à trait d'union par celui qu'employait alors tout le monde, c'est-à-dire par Canadiens.

Il est vrai que son frère Alexandre, qui fut plus tard son biographe, a recours au qualificatif "français" dans la première partie de son ouvrage. Mais dès qu'il base son récit sur les documents contemporains émanés de personnes au courant des choses de l'Ouest, il adhère exclusivement à l'expression Canadiens tout court.

Cela est si vrai que, décrivant la composition du parti explorateur auquel Thomas était attaché, il mentionne, avec son chef, M. Pierre-W. Dease, "dix-neuf matelots, marins et voyageurs britanniques, neuf "Canadiens," deux Esquimaux, un métis et quatre chasseurs montagnais."§

Mais même Thomas Simpson n'était qu'un étoile de grandeur tout à fait secondaire comparé à son cousin, Sir Georges Simpson, le gouverneur-en-chef de la compagnie de la baie d'Hudson en Amérique. Sir Georges connaissait dans ses coins et recoins ce que nous appelons aujourd'hui l'Ouest canadien, et les usages, manières de faire et de dire de cet immense pays n'avaient point de secrets pour lui. Son opinion, comme son exemple, ne peut donc être que du plus grand poids dans la question que nous traitons.

Vers ce temps-là, il fit un voyage autour du monde, qui le mena de Londres à la Rivière-Rouge; de là à la côte du Pacifique, puis en Alaska et à Londres par la Sibérie et la Russie. C'était, pour un homme de son époque, une trop belle occasion d'écrire un livre pour que même ce magnat du commerce des fourrures la manquât. Elle

* Voir mon Histoire de l'Eglise Catholique dans l'Ouest Canadien, vol. I, pp. 200 et seq.

† Son père était un maître d'école de campagne, ministre manqué et fils d'un fermier écossais.

‡ "Narrative of the Discoveries on the North Coast of America," p. 14; Londres, 1843.

§ "Life and Discoveries of Thomas Simpson," p. 150; Londres, 1845.

donna donc lieu à un ouvrage en deux volumes dont une édition, celle de Philadelphie, fut publiée en 1847. Or cet auteur qui était si familier avec les "voyageurs," coureurs de bois, cultivateurs et traiteurs de notre langue, ne les appelle jamais que Canadiens, tandis qu'à ses yeux les autres blancs de l'Ouest sont ou bien des Anglais ou des Ecossais. Oyez plutôt.

Parlant de la colonie de la Rivière-Rouge, il écrit: "La population fut promptement coulée dans le moule qui l'a faite ce qu'elle est aujourd'hui, un composé consistant, en plus des montagnards de Lord Selkirk, dans les vétérans du commerce des fourrures, surtout des Canadiens, des Orcadiens et des Ecossais, avec leurs descendants de sang mêlé."*

Pour quiconque connaît le rôle éminent que joua pendant très longtemps l'auteur de cette phrase au pays dont il parle et ailleurs, la déclaration qu'elle contient doit trancher la question. Sir Georges était à lui seul la quintescence de tout l'Ouest: continuer maintenant l'énumération détaillée de preuves analogues serait vouloir enfoncer une porte ouverte.

Le premier auteur à donner sans raison spéciale, quoique concurremment avec le terme "Canadiens," le titre de Canadiens-français aux Français de l'Ouest, fut l'évêque anglican de Montréal, dans un petit livre† publié en 1845. Tous les auteurs subséquents jusqu'en 1875, John Richardson,‡ explorateur arctique (1851), l'évêque anglican de la Terre de Rupert dans ses "Notes on the Flood" (1852), Alexandre Ross dans son "Red River Settlement" (1856), Mlle Tucker dans son "Rainbow in the North" (1858), se conforment constamment à l'usage universellement reçu par la société du temps et fidèlement suivi par leurs prédécesseurs dans le champ littéraire. C'est dire qu'ils appellent uniformément Canadiens tout court ceux qui sont aujourd'hui connus sous le nom de Canadiens-français—qualificatif auquel ils n'ont pas recours une seule fois.

Si cette unanimité, qui n'est guère affaiblie que par les deux exceptions mentionnées plus haut dans l'espace d'un siècle (1775-1875), ne constitue pas une prescription en règle, je renonce à en trouver nulle part. De par cette prescription, le nom de Canadiens appartient donc en propre à nos compatriotes, ou, pour le moins, ils ont toujours été et restent les Canadiens par excellence.

* * *

Mais ce n'est pas tout. Le français, ai-je dit, fut longtemps la langue de la civilisation telle qu'on pouvait la trouver dans les immensités de l'Ouest canadien. Pour s'en convaincre, il suffit de jeter un coup d'œil sur les journaux, lettres et livres que nous ont laissés les anciens traiteurs de fourrures. A peu près tous les noms de place que mentionnent ces documents sont en français, alors même que le texte est en anglais. Ce sont donc autant de miroirs qui reflètent fidèlement la terminologie contemporaine. Celle-ci étant purement

* "An Overland Journey Round the World," vol. I, p. 43; Philadelphie, 1847.
† "The Journal of the Bishop of Montreal"; Londres, 1845.
‡ "Arctic Searching Expedition," 2 vols.; Londres, 1851.

française, il s'ensuit que la langue alors généralement parlée ne pouvait être que le français.

Quelques noms propres de cette époque, comme Portage la Prairie, Lac du Bonnet, Isle à La Crosse et les nombreux Fonds du Lac, sont descendus jusqu'à nous, et ont définitivement trouvé grâce même aux yeux des Anglais. Mais ce ne sont là que de rares reliques d'un passé où tous les points géographiques de l'Ouest portaient des noms français.

C'est ainsi que, dans quelques-uns seulement des chapitres du journal d'Alexandre Henry, le jeune, qui se rapportent exclusivement à son séjour dans la vallée de la rivière Rouge et pays circonvoisins, nous trouvons, mêlés ça et là à son texte anglais, des mots français comme rivière aux Marais, rivière aux Morts, rivière du Milieu, rivière Bourbeuse, rivière des Lacs, rivière qui Déboulé et rivière des Chiens. Les métis ont conservé jusqu'à nos jours les noms traditionels, également fournis par Henry, de la rivière aux Gratias, la rivière la Souris, la rivière aux Islets de Bois et la rivière Sale, que cet explorateur appelle rivière la Sale, autant de points bien connus des anciens du Manitoba.

Il y avait aussi, et le même auteur mentionne à l'occasion, le lac la Pluie, le lac la Croix (l'un des nombreux "Cross Lakes"), le lac des Bois, le lac des Mille Lacs (*sic* probablement pour des Mille Isles), ainsi que le lac du Diable dans ce qui est aujourd'hui le Dakota septentrional, tandis que certaines parties de lacs et de rivières étaient appelées, même par les voyageurs de langue anglaise, soit le Bas de la Rivière (Rouge), les Grandes Fourches, la Pointe de Mai, l'Isle à la Biche, la Pointe au Sable, ou le Grand Passage (point sur l'Assiniboine d'après Henry).

Le même Anglais nous donne en outre des noms de place comme le Bois Percé, la Prairie à Fournier (près du moderne Saint-Eustache), la Grande Tremblière, la Tête à la Biche, la Prairie de la Tête de Bœuf, le Grand Marais, Terre Blanche, la Mission* du Chien, la Loge du Serpent et la Petite Montagne de Roche—autant de noms français qui émaillent, tels quels, les pages anglaises du journal d'Henry le jeune.

Enfin celui-ci mentionne aussi, dans le même court espace, des noms de lieux habités ou périodiquement visités comme le fort des Prairies, le portage des Chênes, le portage des Epinettes, et le Grand Portage.

Il va sans dire que pareils vocables ne se trouveraient point sous une plume anglaise s'ils n'avaient été d'un usage universel, auquel se conformaient régulièrement et de vive voix même ceux qui maniaient cette plume.

Mais il y a plus. En dehors de la société des blancs d'alors, mais en fréquent contact avec eux, il y avait les sauvages qui les faisaient vivre par les abondantes fourrures qu'ils recueillaient dans leurs pays

**Sic pour maison.*

de chasse. Si la langue anglaise avait eu cours, dans ce temps-là, je ne dis pas entre les Canadiens dont se composait en très grande partie la population non-aborigène, mais simplement entre les directeurs de maisons de commerce, des Ecossais en général, et leurs employés, les premiers se seraient servis, au moins dans leurs écrits, de noms anglais lorsqu'ils avaient à mentionner des Indiens.

Or c'est tout le contraire qui arrivait. Notant dans leur langue maternelle les mille petits faits divers qui agrémentaient chacune de leurs journées, ils ne manquaient jamais d'avoir recours à celle des Canadiens quand il s'agissait de désigner quelqu'un de ces aborigènes avec lesquels Ecossais et Français étaient en contact journalier. Quelle meilleure preuve pourrait-on désirer pour montrer que l'idiome des derniers reléguait alors dans une obscurité absolue celui des premiers? A coup sûr, rien ne pouvait porter ceux-ci à donner des noms français aux Indiens si ce n'est le désir d'être compris de tout le monde en se conformant à une pratique universelle.

Dans le même nombre de pages qui nous a fourni les noms de lieu susmentionnés, nous trouvons, pour ne citer qu'un seul auteur, des noms de personne français comme le Bras Court, la Petite Coquille, le Gros Bras, Folle Avoine, Gros Blanc, le Vieux Folle Avoine, le Grand Noir, le Vieux Collier, etc., émaillant comme d'habitude des pages anglaises.

Un jour le traiteur énumère les chefs qui l'ont visité. Ils ne portent point des noms anglais, même parmi ses propres nationaux, et il n'essaie point de traduire ceux sous lesquels ils sont généralement connus des blancs; mais il abandonne un moment son anglais pour les appeler Le Grand, l'Aile du Corbeau, le Capot Rouge et le Chef des Enfants dans la langue de Molière. Le lendemain il rapporte—en anglais, bien entendu—que la Terre Grasse—en français—a eu le nez coupé par le Muffle d'Orignal; un autre jour que la Petite Grue a poignardé l'Hiver, ou que la Grande Gueule a fait six blessures à la Perdrix Blanche, etc.

Conçoit-on la possibilité de la langue anglaise ayant quelque cours dans une société dont les esprits dirigeants se croient obligés de citer à tout bout de champ des noms si français dans les écrits anglais? Et ne pas oublier que ces exemples ne sont pas le fait d'un original, mais qu'absolument tous les écrivains alors dans la même situation qu'Alexandre Henry nous en fournissent autant que nous pourrions en désirer. Bien que l'anglais ou le gaélique fût leur langue maternelle, ils étaient si familiers avec le français qu'ils prenaient plaisir à en agrémenter leurs écrits, et l'à propos des phrases ou bouts de phrases qu'ils citent prouve jusqu'à l'évidence que notre langue n'avait point de mystères pour eux.

Que dis-je? Cette connaissance du français était si remarquable qu'elle influait même parfois sur leur anglais. Par exemple, l'un d'eux, le même Alexandre Henry dont nous avons reproduit les nombreux noms propres français qu'il mentionne, tombe dans un canadianisme non déguisé lorsqu'il parle d'un quart de mille de "strong

wood,'' équivalent littéral de l'expression canadienne ''bois fort,'' ou dense forêt.* Duncan Cameron, traiteur de la même époque, emploie de son côté le verbe ''to baptize,'' même relativement à un païen qui ''nomme'' un enfant, se servant ainsi, sans y prendre garde, d'une manière de parler propre aux gens de langue française.†

Bien plus, nous trouvons un gallicisme aussi bien conditionné que possible dans le journal de James McKenzie, lorsque ce commerçant nous représente un Canadien qui, sous l'influence de la boisson, ''began to make the man,''‡ c'est-à-dire se mit à faire l'homme, phrase qui, en dépit de ses mots anglais, serait parfaitement inintelligible à un Anglais qui ne sait pas le français.

Un quasi-homonyme de ce traiteur, Roderick McKenzie, va même encore plus loin. Il n'hésite pas à se forger de toutes pièces un mot à finale anglaise, mais de charpente française, montrant par là qu'il *pensait en français lorsqu'il écrivait qu'il visitait ses pièges* ''after debarbouilling son visage.''§ (*sic.*)

Quant aux expressions purement françaises qui pullulent dans les livres, lettres et journaux des traiteurs de fourrures dans l'Ouest, *elles sont simplement innombrables.* Je suis déjà entré dans tant de détails concernant les noms propres qu'ils citent que je n'ai pas le courage d'en faire autant pour ces mots et ces bouts de phrases dont ils paraissent si friands. Il faut pourtant quelque chose pour former *à l'esprit du lecteur comme un tableau fidèle, et lui montrer l'empire* qu'exerçait alors notre langue sur ces écrivains anglais. On trouvera donc en note¶ ceux qui émaillent le premier volume de Ross Cox, lequel correspond à peine à 150 pages du présent ouvrage. Si *je néglige le second, c'est qu'il en contient un trop grand nombre* pour être reproduits ci-dessous.

Et ne pas oublier que la connaissance du français était alors d'une diffusion si générale dans l'Ouest et ailleurs, que cet auteur ne croit nullement nécessaire, ou même opportun, d'en donner l'équivalent anglais. Le français n'était-il pas alors la langue universelle?

Bien plus, p. 336, *second volume du même ouvrage,* Cox ne nous donne pas moins de six lignes françaises sans la moindre traduction. Et ce n'est point là un cas isolé. D'autres auteurs du temps comptent autant sur la culture de leurs lecteurs et les croient aussi familiers avec cette langue de la civilisation internationale, qu'ils *entendaient* parler de tous côtés.

* "Journal," vol. I, p. 83.
† Les Bourgeois du Nord-Ouest, vol. II, p. 252.
‡ *Ibid., ibid.,* p. *399.*
§ Ibid., vol. I, p. 33.
¶ Egarements — prévoyance—en passant—*mitasse—paysanne—habitants—engagés*, bateaux—ennui—mélange—brochettes — chicots — soufflet—garde-vin— flambeaux— *coup d'œil — sang-froid — chère amie—belle brunette* — bonnes choses—la Trappe—Sainte Vierge—Le voilà—à l'anglaise—sans permission—la chaudière—bonjour, père —les Nez Percés—cap à pié—aide-de-camp—les dalles—merci, mon fils—comme un polisson—enfant de chienne—chemise de cuir—ruse de guerre—sauve qui peut—compagnon de voyage—gardes du corps—sur le champ—hors du commun—la maudite rivière enragée—le compagnon de voyage—oh! mes amis, il est trouvé—Les sauvages nous flèchent—à la mode du pays—tripe de roche.

Avec les années, la langue française et l'influence qui en découlait ne firent que s'accroître, surtout dans l'Ouest du Canada. En sorte que les actes solennels de 1867 et de 1870 ne furent en quelque sorte que la consécration d'un état de choses qui existait depuis longtemps.

* * *

Mais à quoi bon appuyer sur les droits historiques du français au Canada, lorsque nous avons dans les pages qui vont suivre un exposé si lumineux, si convaincant parce que très circonstancié, de la question tout entière? "Le Sang Français," voilà un synonyme heureux de "La Race Française," titre sous lequel M. A.-H. de Trémaudan a groupé les conférences patriotiques qu'il a données devant divers auditoires de Winnipeg et de Saint-Boniface, pendant ces temps périlleux si propices à la réception d'idées nobles et généreuses. L'auteur avait fait une bonne œuvre en donnant ces conférences; il en décuple aujourd'hui le mérite en les offrant au grand public par l'intermédiaire de la page imprimée.

Son horizon ne se borne point à l'Ouest canadien. L'Est et les points les moins généralement connus de son histoire attirent son attention, provoquent ses recherches et lui suggèrent des aperçus nouveaux. Bien plus, voulant étudier le "sang français" jusque dans sa source la plus pure, il quitte momentanément le Canada et, refaisant en sens inverse la route qui nous amena Cartier et Champlain, il pénètre jusqu'en France, dont il examine minutieusement le caractère à la lumière de ses faits et gestes les plus modernes, offre à notre admiration ce modèle des plus nobles sacrifices qu'est la femme française, et venge l'une et l'autre des accusations imméritées que d'aucuns n'ont pas craint de leur lancer à la figure.

Du reste, notre auteur n'en est pas à son coup d'essai en fait de publications. Après avoir fondé et dirigé à la satisfaction de tous le premier journal du Pas, Man., il fit paraître il y a trois ans un livre intitulé "The Hudson Bay Road,"* qui reçut le meilleur accueil de la presse compétente du pays. Le fait que cet ouvrage était en anglais—et je crois pouvoir dire en excellent anglais—devrait être, à lui seul, des plus significatifs.

Si, en bon fils de Français qu'il est, en chercheur insatiable, véritable érudit et jurisconsulte averti, M. de Trémaudan prône maintenant les droits de sa race et de sa langue au Canada, ce n'est pas l'ignorance du parler des nouveaux-venus qui le pousse à agir ainsi. Il sait infiniment mieux l'anglais qu'une foule d'Anglais, surtout d'Ontariens; mais c'est un esprit droit, qui recherche avant tout la justice et la vérité historique. Or cet amour de la justice et de la vérité historique l'empêche de se tenir coi lorsqu'il est témoin des assauts livrés à l'âme de sa race, c'est-à-dire à sa langue, par des hommes publics sans respect pour les droits d'autrui, trop ignorants et pas assez progressifs pour savoir un mot d'une autre langue que la leur.

* Londres et Toronto, 1915.

S'ils étaient des gens cultivés, ils sauraient pourtant que, de même que tout homme a deux patries, la sienne et puis la France, ainsi ne peut-on imaginer une personne accomplie sans la connaissance du français, la langue diplomatique sous tous les cieux et, en bien des circonstances, celle de la bonne société dans l'Amérique latine aussi bien qu'en Russie et dans tous les centres européens.*

S'ils avaient de réelles aptitudes pour le gouvernement des hommes, ils se rappelleraient la déclaration d'un des plus grands hommes d'Etat de leur race au Canada, à savoir que "il n'y a pas de race dominante en ce pays, il n'y a pas de race conquise; en toutes matières, langue, religion ou personne, les sujets britanniques possèdent des droits égaux."†

S'ils étaient des gens pratiques, et éclairés, au lieu de jouer le rôle d'éteignoirs, comme ils l'ont fait jusqu'ici, ils souscriraient sans reserve à la principale conclusion d'un rapport récemment émané d'un comité parlementaire de la vieille Angleterre, et qui se lit comme il suit: "Non seulement le français est la langue des relations diplomatiques, mais, dans les pays où l'anglais ne s'est pas encore établi, c'est la langue que l'on emploie ordinairement comme langue intermédiaire entre personnes de nationalités différentes. . . A tous les points de vue, le français est pour nous, surtout, la plus importante de toutes les langues vivantes; il a et doit garder la première place dans *toutes nos écoles* et nos universités."

Souscrivant à pareille déclaration, qui, après tout, n'est que l'expression d'une vérité bien conrue et universellement admise en Europe, nos gouvernants ne pourraient que protéger et encourager l'étude de notre langue, au lieu de l'entourer de toutes sortes de mesures prohibitives et vexatoires, sinon de la proscrire complètement.

Les italiques ci-dessus sont du soussigné, qui fait des voeux ardents pour un prompt retour chez nos hommes publics d'origine non-française au bon sens, au vrai patriotisme, non moins qu'à la reconnaissance des droits de la justice et de la plus vulgaire équité. Il espère, en outre, que ce nouvel ouvrage de M. de Trémaudan ne contribuera pas peu à la réalisation de cet idéal.

Dans tous les cas, que les petits-fils des héros qui découvrirent, explorèrent et habitèrent les premiers ce pays ne cessent de se rappeler la parole de Ronsard: "C'est un crime de lèse-majesté d'abandonner la langue de son pays," et cette autre du grand philosophe qu'était de Bonnald: "Tant qu'un peuple n'est envahi que dans son territoire, il n'est que vaincu; mais s'il se laisse envahir dans sa langue, il est fini."

A.-G. Morice, O.M.I.

* Elle est, on le sait, officiellement reconnue dans les îles de la Manche, dans l'île Maurice, etc., pour ne parler que de l'empire britannique.
† Sir John-A. Macdonald.